

l'ordre strictement alphabétique dans un lexique arabe nous paraît, en raison même de la structure interne du mot arabe, poser plus de problèmes qu'il n'est censé en résoudre. Il faudrait à notre avis conserver le classement par racines et, au besoin, en faciliter la consultation par quelques jalons alphabétiques.

En conclusion, le livre d'Anīs Frayḥa, comme l'ensemble de son œuvre, est le témoignage de sa vie de professeur au service de la langue arabe, témoignage lumineux, logique, courageux. Aura-t-il prêché dans le désert? Une graine semée n'est jamais perdue.

Wahib ATALLAH
(Université de Nancy II)

Amīn 'Alī AL-SAYYID, *Fī 'ilm al-ṣarf*³, Le Caire, Dār al-Ma'ārif, 1976, 17 × 24 cm., 174 p. Et *Fī 'ilm al-naḥw*³, Le Caire, 1975, 2 vol. 17 × 24 cm., 390 et 304 p.

Professeur de morphologie, de syntaxe et de prosodie arabes à l'Université du Caire, M. Amīn 'Alī Al-Sayyid a composé ces ouvrages après une longue expérience de l'enseignement. Ce travail a beaucoup de mérites : mérite de l'érudition dans un domaine souvent abrupt et d'accès difficile, mérite de l'exposé à la fois complet et clair, mérite d'une présentation matérielle aérée, didactique et relativement soignée, qualités tellement rares qu'il était nécessaire de le souligner.

Malgré tous ces mérites, le travail reste malheureusement dans l'ornière du passé : les particularismes des tribus (Ṭay', Taglib, etc...) sont placés au même plan que la langue classique (*dū*, p. 63 et 146-147); certaines formes et certaines règles de syntaxe, qui ne sont illustrées que par un seul vers, gardent leur droit de cité au même titre que les règles de la prose classique; bref, les données morphologiques et syntaxiques sont exposées sans aucune référence à l'histoire, au niveau de langue ni même souvent à la fréquence dans l'usage.

Cette synchronie égalitaire manque également d'analyse et d'esprit critique : l'auteur reproduit les arguments des grammairiens anciens, sans s'interroger sur leur valeur logique. Nous pensons, par exemple, aux notions de flexion (*i'rāb*) et d'invariabilité (*binā'*) et à toute la littérature pseudo-logique qui les enveloppe. Faire une description, c'est acceptable; reproduire passivement les arguments des autres, fussent-ils des anciens, ce ne l'est plus pour un universitaire.

Bien plus, l'auteur garde certaines idées que même les anciens avaient rejetées. Par exemple, à propos d'un terme dont l'origine arabe est discutée, il tranche : « Ce mot est arabe. Celui qui affirme le contraire n'est même pas digne d'un regard, puisque ce terme est utilisé dans le Coran qui est la langue arabe la plus pure » (*Ṣarf* p. 154). M. Sayyid ignore-t-il la liste impressionnante de vocables étrangers dans le texte sacré?

Notons aussi la carence chez l'auteur de l'analyse proprement philologique avec un simple exemple; *al*, l'article défini : *al*, dit-il, peut être déterminatif, générique ou pléonastique. Dans *al-yawma*, *al* est déterminatif alors que dans *al-āna*, il est pléonastique (!). Dans *al-Lāt* (La Déesse), *al-Uzza* (La Toute-Puissante), qui désignent deux divinités féminines pré-islamiques, *Alisa'* (Elisée), *al* est encore pléonastique! (*Naḥw*, I, p. 163-165).

Encore un regret : ce traité de grammaire manque d'index ; il manque également de référence précise aux auteurs cités : « Un tel dit » ! On aurait souhaité savoir dans quel ouvrage et à quelle page.

En conclusion, ce livre n'est pas totalement dénué d'intérêt, il marque même un progrès par rapport aux anciens. Mais il ne fait que perpétuer l'apprentissage traditionnel de la grammaire traditionnelle. Ce qui était méritoire et même admirable il y a quelques siècles, ne l'est plus forcément à l'Université du Caire et à la fin du XX^e siècle.

Wahib ATALLAH
(Université de Nancy II)

C.H.M. VERSTEEGH, *Greek Elements In Arabic Linguistic Thinking*, Leiden, E.J. Brill, 1977, 243 p. in-8° avec index et un ensemble de citations de textes originaux grecs et arabes.

Lorsque M.G. Carter affirmait dans un article de synthèse que « les notions grammaticales grecques sont totalement inapplicables au système construit par Sibawayh » et qu'il tentait d'expliquer positivement ce qu'il est convenu d'appeler l'*hypothèse grecque* quant aux origines de la grammaire arabe par « le préjugé européen très compréhensible qui voit dans le grec la source de toute innovation scientifique médiévale »⁽¹⁾, il semblait avoir largement invalidé les fondements d'une thèse anachronique que maints auteurs ont reprise un siècle durant, depuis les travaux de Merx. L'*hypothèse grecque* retrouve avec le livre de Versteegh une expression renouvelée riche d'une large perspective historique sur l'antiquité grecque tardive et la continuité vivante du système éducatif grec en terre d'Islam, lors même de la genèse du système de la grammaire arabe.

Les sources de celle-ci étaient à rechercher pour Merx dans la logique d'Aristote exclusivement. Dépassant l'anachronisme et la superficialité de cette thèse dans sa présentation primitive, C.H.M. Versteegh s'ouvre, en présentant la sienne, un large champ d'investigation qui couvre au moins deux grandes phases historiques : (p. VIII) « Notre thèse est que la logique grecque (non seulement la logique péripatéticienne mais aussi bien la logique stoïcienne) a joué un rôle considérable dans l'histoire de la pensée linguistique arabe à une époque tardive — aux IX^e et X^e siècles, lorsque le Centre de la Linguistique arabe devint Bagdad —. D'un autre côté, la grammaire arabe, à ses débuts, fut marquée par un contact direct et personnalisé avec la pédagogie et la grammaire grecques, vivantes dans les provinces hellénistiques nouvellement conquises ». L'hypothèse nouvelle d'un contact direct dans la vie pratique entre les grammairiens arabes primitifs et le système éducatif grec encore vivant dans les monastères de Syrie et d'Égypte offre

⁽¹⁾ M.G. Carter, « Les origines de la grammaire arabe », *Revue des Etudes Islamiques*, t. XL (1972), p. 70.